

Cléopâtre mourant – Les Enquêtes du Louvre

Valérie Carpentier, conservateur au département des Sculptures du musée du Louvre.

-Depuis la pyramide du Louvre, on dirige nos pas côté Richelieu, vers l'entrée du département des Sculptures, vers la crypte Girardon, où sont présentées les sculptures du règne de Louis XIV, et notamment celles en lien avec l'Académie royale de peinture et de sculpture.

Romane Bohringer, narratrice.

-Le département des Sculptures du musée du Louvre s'ouvre sur une crypte, un espace blanc et étrangement lumineux où des bustes de marbre à l'allure fantomatique semblent monter la garde.

Valérie Carpentier, conservateur au département des Sculptures du musée du Louvre.

-On arrive dans la cellule centrale de cette crypte Girardon, où une des œuvres qui nous appellent est cette « Cléopâtre mourant » de François Barrois. Et cette œuvre nous appelle par sa présence, parce qu'elle représente une femme étendue dont le visage exprime la douleur. On comprend qu'elle vit un moment extrêmement douloureux, difficile. En se rapprochant, on comprend qu'il s'agit peut-être de l'issue fatale de sa vie.

Romane Bohringer, narratrice.

-« Cléopâtre mourant » de François Barrois, une statue à la beauté fatale, sculptée en 1700. Ce morceau de réception devait être le sésame permettant à son auteur d'intégrer la prestigieuse Académie royale de peinture et de sculpture du Roi-Soleil. Mais cette petite sculpture, à la fois sensuelle et brutale, nous entraîne irrésistiblement dans une intrigue où s'affrontent l'amour et la politique, la vérité historique et les rumeurs les plus folles, et nous invite à enquêter sur les circonstances exactes de la fin tragique de la dernière reine d'Égypte.

Vous écoutez « Les Enquêtes du Louvre », le podcast qui mêle art et crime au cœur du plus grand musée du monde.

Valérie Carpentier, conservateur au département des Sculptures du musée du Louvre.

-Cette sculpture représente une femme à demi dénudée, la poitrine complètement découverte.



Romane Bohringer, narratrice.

-Valérie Carpentier, conservateur au département des Sculptures du musée du Louvre.

Valérie Carpentier, conservateur au département des Sculptures du musée du Louvre.

-Elle est complètement allongée sur un coussin, un peu mollement écrasé. Le premier abord, effectivement, c'est une vision assez sensuelle de la femme, étendue. Et c'est seulement en regardant son visage qu'on comprend que ça signifie également autre chose. On voit que dans la main droite, Cléopâtre tient un serpent. Et on comprend assez bien pourquoi elle est dans cette position. Elle écarte de son sein le serpent qui vient de la mordre à mort et elle détourne le visage de douleur, d'effroi sans doute, face à cette mise à mort, ce suicide. Et donc, on a dans sa main l'ondulation du serpent, mais dont malheureusement la tête a disparu. Et c'est vraiment dans ce contraste qu'on a effectivement cette sensation de sensualité devant la sculpture.

Romane Bohringer, narratrice.

-Dans la crypte, la sculptrice Elsa Sahal s'approche et se penche sur la statue.

Elsa Sahal, sculptrice.

-Quand je suis devant la « Cléopâtre » de Barrois, il y a deux choses qui m'apparaissent. Déjà, il y a une petite rigidité dans le corps, avec ses appuis. On sent vraiment la tension dans l'épaule, dans la main. Il y a une sorte de rigidité qui se confronte à un corps qui lâche et qui s'alanguit, qui est très ambivalent. Je trouve que les dessins et la cheville sont assez délicats et touchants. Il y a une tension entre un lâcher-prise qui pourrait être vraiment de l'ordre d'une femme alanguie qui prend son plaisir, et puis quelque chose qui a l'air de mourir et d'aller du côté du masque mortuaire et d'une sorte de rigidification de son corps. Mais vous ne croyez pas que c'est aussi un peu un prétexte pour représenter le plaisir féminin ?

Maurice Sartre, historien.

-Je crois que Cléopâtre, de toute façon, c'est un fantasme.

Romane Bohringer, narratrice.

-Maurice Sartre, historien.



Maurice Sartre, historien.

-Et la sculpture est une des expressions de ce mythe, à savoir que, premièrement, quand on représente Cléopâtre, on la représente en général à moitié nue. Mais c'est vrai que quand on lit des biographies de Cléopâtre, ça tourne beaucoup autour de ses amours, de sa beauté, de sa sensualité. Sans parler de la propagande qui fait d'elle une sorte de prostituée de haut vol. Ça, c'est la propagande de ses adversaires, et notamment celle d'Octave, celui qui deviendra plus tard l'empereur Auguste. Donc la sensualité... Je crois que l'enquête est vite menée là-dessus. Elle était belle comme une jeune femme. Elle devient reine, elle a 18 ans. Elle meurt, elle n'en a pas 40. Donc la décrépitude de l'âge n'a pas dû l'atteindre, c'est probable. Ce qui est plus intéressant et qu'on souligne quand même rarement, c'est que ce qui fait son charme, ce qui n'est pas la même chose que la beauté, on en conviendra, c'est qu'elle a justement un charme exceptionnel. Ce que dit Plutarque, c'est : « Elle n'était pas plus belle que les autres », en gros, « mais lorsqu'elle ouvrait la bouche, on tombait sous le charme de ses propos. » Donc moi, j'en retiens une chose, c'est qu'elle charmait les gens par les propos qu'elle tenait. Je crois que c'est surtout ça qui compte.

Romane Bohringer, narratrice.

-« On prétend que sa beauté, considérée en elle-même, n'était pas si incomparable qu'elle ravît d'étonnement et d'admiration : mais son commerce avait un attrait auquel il était impossible de résister ; les agréments de sa figure, soutenus des charmes de sa conversation, laissaient dans l'âme un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. Sa voix était pleine de douceur ; et sa langue, telle qu'un instrument à plusieurs cordes, qu'elle maniait avec la plus grande facilité, prononçait également bien plusieurs langages différents. » Plutarque, « Vies parallèles ».

Maurice Sartre, historien.

-Donc Cléopâtre, elle a une image négative. C'est la grande prostituée impériale. C'est la reine qui se livre à tous les excès. Donc, à partir de là, la sensibilité du temps se greffe. Si vous voulez, ça correspond à un moment, au 17^e ou au début du 18^e, comme vous voudrez, où on écrit l'histoire en lisant les textes antiques, uniquement les textes littéraires. Et on lit les textes en leur accordant une foi complète. Mais ça n'a pas forcément de rapport avec la réalité historique de la mort de Cléopâtre.



Romane Bohringer, narratrice.

-« Présentation et réception du sieur Barrois. Le sieur François Barrois, sculpteur et ci-devant reçu à la maîtrise, s'est présenté pour être reçu académicien et a fait voir à la compagnie un ouvrage de marbre ronde-bosse représentant la mort de Cléopâtre. » Procès-verbal de l'Académie royale de peinture et de sculpture, séance du samedi 3 octobre 1700.

Valérie Carpentier, conservateur au département des Sculptures du musée du Louvre.

-François Barrois représente la mort de Cléopâtre d'une manière un peu particulière, parce qu'effectivement, ce qui frappe au premier abord, c'est vraiment la sensualité et pas l'aspect complètement tragique. Au premier abord, on ne comprend même pas forcément ce qui se passe. Elle a certes une expression un peu effrayée, désespérée, mais ça reste plutôt dans la sensualité, dans des gestes lents, dans une position alanguie avec le serpent qui lui mordait le sein. Donc c'est quand même assez explicite, malgré tout. Et on n'a pas une représentation outrageusement tragique, comme on peut l'avoir dans d'autres représentations de la mort de Cléopâtre. Ici, on est clairement sur les deux registres de la sensualité et de la douleur, mais de la douleur qui reste assez légère, on va dire, alors que c'est pourtant l'instant de la mort qui est représenté.

Elsa Sahal, sculptrice.

-Moi je trouve que son visage qui s'éloigne, il a l'air d'être comme un masque.

Romane Bohringer, narratrice.

-Elsa Sahal, sculptrice.

Elsa Sahal, sculptrice.

-Il y a un côté très théâtral et en même temps très figé, comme si elle était déjà en train de mourir. Par ailleurs, ses cheveux sont torsadés et ils sont entremêlés de manière assez serpentine, un peu comme les drapés. Donc elle est déjà un peu en train de devenir serpent elle-même. Il y a quelque chose d'assez morbide aussi dans la chevelure, qui répète ce côté mourant qu'on lit sur son visage, qui est déjà devenu un masque.



Valérie Carpentier, conservateur au département des Sculptures du musée du Louvre.

-La représentation de la mort en sculpture est très importante, puisqu'on a toute une tradition de sculpture funéraire. Et par ailleurs, la représentation du moment de transition, de la métamorphose dans un certain nombre de cas, ou de changement d'état, du passage de la vie à la mort... Saisir l'instant, dans la sculpture, c'est un vrai sujet. C'est le cas aussi en peinture, mais c'est particulièrement sensible en sculpture, où on va faire un arrêt sur image d'un moment précis. Là, en l'occurrence, l'âme va quitter le corps et on essaie de saisir ça dans la matière. Et c'est dans l'expression du visage qu'on le comprend, dans la manière dont le corps est un peu mis sur pause tel qu'il est représenté par le sculpteur, qu'on saisit ce moment. Et la représentation de l'instant précis de la mort, c'est un sujet tout à fait récurrent en histoire de l'art et en sculpture particulièrement. Donc là, le sujet de la mort de Cléopâtre est tout indiqué pour pouvoir représenter cet état transitoire de la vie vers la mort.

Elsa Sahal, sculptrice.

-Le mouvement du temps, c'est tout l'enjeu de la sculpture, parce que la sculpture, ce n'est pas un film. En tant que sculpteur, on est obligé de choisir vraiment un instant qui va contenir tout le temps qui le précède et tout le temps à venir. Il y a une plasticité du temps, qui est un matériau presque, avec lequel les sculpteurs doivent composer. Et ici, on voit bien qu'elle est représentée dans un temps entre le plaisir et la mort. Donc l'idée du sculpteur, c'est d'arriver à trouver cet instant prégnant qui contient tout ce qui précède et tout ce qui va suivre et qui soit capable de représenter, avec quelque chose de très figé, très dur, très solide, qui est un morceau de marbre, un morceau de temps.

Romane Bohringer, narratrice.

-« On prétend qu'on avait apporté à Cléopâtre un aspic sous des figes couvertes de feuilles, et que cette reine l'avait ordonné ainsi, afin qu'en prenant ses figes elle fût piquée par le serpent, sans qu'elle le vît : mais l'ayant aperçu en découvrant les figes, "Le voilà donc !" s'écria-t-elle ; et en même temps elle présenta son bras nu à la piqûre. D'autres disent qu'elle gardait cet aspic enfermé dans un vase, et que l'ayant provoqué avec un fuseau d'or, l'animal irrité s'élança sur elle, et la saisit au bras. Mais on ne sait pas avec certitude le genre de sa mort. » Plutarque, « Vies parallèles ».



Maurice Sartre, historien.

-Je crois qu'il y a deux choses qui sont essentielles. Premièrement, on ignore absolument si la vraie cause de sa mort, c'est une piqûre de serpent ou la griffure avec un poison. Ça, c'est une première chose. Mais lorsque Auguste organise son triomphe en 29 à Rome, il ne peut pas faire défiler Cléopâtre, puisqu'elle est morte. Mais il fait défiler une statue de Cléopâtre, une image de Cléopâtre allongée, et sur son bras, il y a déjà un serpent. Ce qui veut dire que l'idée que la mort de Cléopâtre serait due à un serpent a été en quelque sorte officialisée par Auguste lui-même, par Octave, puisqu'il s'appelle encore Octave. Et, j'allais dire, il crée une version officielle de la mort de Cléopâtre. C'est-à-dire que l'historien ne sait pas la réalité, mais la propagande fait que la version officielle, c'est que c'est un serpent.

Romane Bohringer, narratrice.

-La thèse officielle est donc celle, rapportée par Plutarque, de la vipère aspic. Et c'est encore celle à laquelle souscrit François Barrois en 1700, lorsqu'il sculpte sa « Cléopâtre mourant ». Mais une contre-enquête s'impose. Elle nous entraîne hors du Louvre, de l'autre côté de la Seine, à la rencontre de Françoise Serre-Collet, herpétologue et donc spécialiste de tout ce qui rampe.

Françoise Serre-Collet, herpétologue.

-Elle est magnifique. Les détails... C'est splendide. Bien qu'on voie bien qu'il a essayé de représenter des écailles, mais ce ne sont pas des écailles de serpent. Ils ont fait des espèces de petits losanges, plutôt, pour représenter les écailles. Mais bon, ma foi, je ne suis pas spécialiste du marbre. Mais, par rapport à la main, si on veut se faire mordre, oui, c'est comme ça qu'il faut tenir la bête. Il n'y a pas de problème. Là, vous vous faites mordre, effectivement, parce qu'elle ne tient pas la tête. Donc, obligatoirement, l'animal peut tourner sa tête et mordre la personne qui le tient de cette façon-là.

Nous sommes à la ménagerie du Jardin des Plantes, au Muséum national d'histoire naturelle. Nous sommes dans un des plus vieux zoos du monde, puisque la ménagerie date de 1792. Ici, on arrive au vivarium. C'est un bâtiment avec, à l'intérieur, des terrariums qui présentent à la fois des amphibiens, des reptiles, mais aussi les insectes, les phasmes, etc. On va aller voir ce qu'il y a dedans. On n'a pas de vipère aspic là, pour l'instant.



Mais par contre, on a la vipère du Gabon. Il faut quand même savoir que cette espèce est très cryptique. Quand elle est dans les feuilles, vous ne la voyez pas, parce que c'est un camouflage vraiment extraordinaire. C'est quand même l'animal qui a les plus grands crochets venimeux du monde, donc il faut faire attention.

Romane Bohringer, narratrice.

-Point de vipère aspic parmi les serpents de la ménagerie du Jardin des Plantes. Mais de toute façon, au sujet de la mort de Cléopâtre, Françoise Serre-Collet est catégorique.

Françoise Serre-Collet, herpétologue.

-C'est sûr que ça ne peut pas être une vipère aspic, dans la mesure où la vipère aspic n'est pas africaine, elle est européenne. Donc il n'y a pas de vipère aspic en Égypte. Donc ça, c'est réglé, ça ne peut pas être une vipère aspic. Pour l'arme du crime, je pense qu'ils ont pioché... S'ils ont pris un serpent, ils ont pioché dans la faune reptilienne autour de chez eux. En Égypte, le serpent le plus commun, je pense, à l'époque et encore même maintenant, c'est tout ce qui est cobra, donc le Naja. Mais ce ne sont pas des vipères, ce sont des élapidés, donc le venin n'est pas tout à fait le même, dans la mesure où c'est un venin qui est neurotoxique, c'est-à-dire qui va jouer sur les muscles. Et puis, ce sont des gros serpents, donc il aurait fallu le cacher. Et en plus, l'histoire veut que Cléopâtre se soit donné la mort avec ses deux servantes. Donc vous imaginez un peu la quantité de venin qu'il aurait fallu pour tuer trois personnes, et trois personnes rapidement. Or, les venins neurotoxiques, ça met quand même pas mal d'heures à faire des dégâts, puisque ça va jouer sur les contractions musculaires jusqu'à ce que ça atteigne le diaphragme. Donc il faut, je ne sais pas, plus d'une dizaine d'heures avant que la personne, éventuellement, meure. Mais il faudrait vraiment des doses massives. Ça voudrait dire un gros serpent, donc ça ne passait pas inaperçu. Il y a des historiens, au même titre que certains herpétologues, qui pensent qu'elle aurait été empoisonnée, mais que le serpent serait innocent. Pour une fois, un serpent innocent !

Romane Bohringer, narratrice.

-« Le bruit courut que Cléopâtre portait toujours du poison dans une aiguille à cheveux qui était creuse, et qu'elle avait dans sa coiffure. Cependant, il ne parut sur son corps aucune marque de piqûre ni aucun signe de poison ; on ne vit pas même de serpent dans sa chambre : on disait seulement en avoir aperçu quelques traces près de la mer, du côté où donnaient les fenêtres du tombeau d'Antoine. » Plutarque, « Vies parallèles ».



Maurice Sartre, historien.

-Une chose que l'on sait, c'est qu'il y avait, à Alexandrie, une école de médecine extrêmement réputée, où il y avait des gens fort savants qui connaissaient tout sur les poisons.

Romane Bohringer, narratrice.

-Maurice Sartre.

Maurice Sartre, historien.

-Et donc, pour se procurer un poison mortel et qui évite probablement des souffrances inutiles, Cléopâtre avait sous la main, si j'ose dire, tous les savants qui convenaient. D'autre part, ce qui est vrai, c'est qu'à Alexandrie, on exécutait les gens par l'injection de poison. C'est-à-dire que 2 000 ans avant les Américains, ils procèdent à des injections létales. Et donc, on savait très bien, à Alexandrie, comment, en effet, faire mourir quelqu'un par le poison.

Je pense que l'idée d'imposer la mort par le serpent plutôt que par le poison, c'est une manière de souligner une fois de plus, une fois encore, la barbarie de Cléopâtre. Les Romains n'ont rien contre le suicide. La mort volontaire à Rome est un phénomène parfaitement bien connu, soit par l'épée, soit par le poison. Faire mourir Cléopâtre par l'injection d'un poison qu'elle cache dans une plume, dans un roseau taillé, c'est en quelque sorte la ramener vers l'humanité habituelle romaine que n'importe quel aristocrate romain peut comprendre. Mais le recours au serpent, c'est-à-dire, j'allais dire, à une mort rusée en quelque sorte, ça l'assimile à quelque chose, quand même, d'un petit peu différent de la mort volontaire du sage stoïcien qui accepte de mourir parce que l'empereur lui en a donné l'ordre. Le serpent, c'est l'image de la ruse, et cette image s'est imposée.

Romane Bohringer, narratrice.

-La mort de Cléopâtre est donc nimbée de symboles, et le serpent charrie des représentations dont le sculpteur François Barrois était peut-être bien lui aussi imprégné.

Valérie Carpentier, conservateur au département des Sculptures du musée du Louvre.

-Le serpent est très souvent représenté dans des œuvres d'art de toutes époques.

Romane Bohringer, narratrice.

-Valérie Carpentier.



Valérie Carpentier, conservateur au département des Sculptures du musée du Louvre.

-C'est particulièrement le cas à la Renaissance et au 17^e siècle, parce qu'il y a un certain nombre de sujets où il est récurrent, que ça soit des thèmes en lien avec la religion... On pense à Ève et le serpent, qui est représenté souvent, mais il y a d'autres épisodes où le serpent est vraiment un attribut. Et en sculpture particulièrement, on pense à une sculpture antique qui était très célèbre à l'époque, aux 16^e et 17^e siècles, qui représente une femme allongée, un peu comme notre Cléopâtre, avec un serpent enroulé autour du bras et qui semble endormie, et qui passait à l'époque, quand elle a été redécouverte et admirée à la Renaissance, pour représenter la mort de Cléopâtre parce qu'elle avait ce serpent. Et en fait, on s'est rendu compte plus tard que là, le serpent n'était pas un attribut de Cléopâtre, mais d'Ariane, un symbole en lien avec Dionysos, en lien avec l'histoire d'Ariane, qui a épousé Dionysos après avoir été abandonnée sur l'île de Naxos. Et cette sculpture était très connue, elle était copiée, et dans les jardins de Versailles, par exemple, on a une version que connaissait très, très certainement notre François Barrois, puisque c'est son maître, Van Clève, qui l'avait sculptée.

Romane Bohringer, narratrice.

-Qu'elle fût terrassée par le venin ou le poison, à la fin, Cléopâtre est-elle morte suicidée ou bien assassinée ?

Maurice Sartre, historien.

-Moi, ma théorie, mais ce n'est pas simplement une théorie, ça s'appuie aussi sur un certain nombre d'indices assez intéressants, c'est qu'elle a été poussée au suicide, indirectement, par Octave qui lui envoyait régulièrement un jeune Romain qui s'appelle Dolabella pour la tenir au courant notamment de ce qu'il comptait faire. Et parce que je crois qu'Octave n'avait aucun intérêt à faire apparaître Cléopâtre au triomphe qu'il allait organiser à Rome l'année suivante. Pour une raison simple, c'est que son père, César, avait organisé déjà un triomphe sur l'Égypte en 46, et il y avait fait défiler la jeune sœur de Cléopâtre. Ça avait tellement bouleversé les Romains qu'il a été obligé de la libérer et de ne pas l'exécuter, alors que, normalement, les chefs vaincus qu'on fait défiler... En 46, à côté d'Arsinoé, la sœur de Cléopâtre, il y avait Vercingétorix, bien connu des Français quand même. Il a été immédiatement exécuté. Et je pense qu'Octave n'avait pas envie de faire défiler à Rome, à son triomphe, une femme qui, d'une part, avait été la maîtresse de son père, qui était la mère du seul fils de César et qui était une femme encore jeune. Et on ne savait pas quelle réaction allaient avoir les Romains, d'autant plus qu'elle était l'épouse d'Antoine.



Or, il ne faut pas oublier qu'Antoine, vaincu sur mer, avait énormément de partisans à Rome même. Donc je pense qu'il avait tout intérêt à ce que Cléopâtre disparaisse. Il ne pouvait pas l'assassiner lui-même, parce que là, ça apparaissait comme une sorte de basse vengeance. Et donc, Dolabella a été chargé de faire comprendre à Cléopâtre qu'elle allait venir au triomphe à Rome, qu'elle allait venir à pied, qu'elle allait traverser tout le nord de l'Égypte, puis la Syrie, c'est-à-dire les régions où elle régnait, dans une posture d'une humiliation folle. Et donc, je pense que cette idée lui a été insupportable et que ça l'a poussée au suicide.

Romane Bohringer, narratrice.

-Mais laissons au hasard ce qui peut arriver. « Achevons cet hymen s'il se peut achever, ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde d'être du moins un jour la maîtresse du monde. J'ai de l'ambition, et soit vice ou vertu, mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu ; j'en aime la chaleur et la nomme sans cesse la seule passion digne d'une princesse. »

Valérie Carpentier, conservateur au département des Sculptures du musée du Louvre.

-Cléopâtre, il y a plusieurs manières de la voir, et c'est dans la polysémie aussi que réside l'intérêt. Il y a un aspect premier degré, plaisir de voir une belle femme allongée, il y a la représentation de la chair, etc. Et puis, quand on regarde, quand on comprend ce qui se passe... Réflexion sur l'histoire, sur la mort, sur ce que ça signifie, sur ce qu'elle est en train de vivre. Et c'est toujours une manière de réfléchir sur nos destinées d'humains, quand on regarde ce genre de représentation. Et à l'époque aussi, on le comprenait comme ça. Il y a plusieurs niveaux de lecture, et c'est là qu'on a toute la richesse d'une œuvre d'art. Et c'est particulièrement vrai pour les sculptures, parce qu'on représente une personne. Souvent, on a un rapport plus direct, mais on a aussi un rapport émotionnel que je trouve plus direct. Et c'est ça aussi qui me plaît dans la sculpture. Et même quand on les connaît très bien, on voit toujours des choses nouvelles.

« Les Enquêtes du Louvre », avec la voix de Romane Bohringer.

Un podcast écrit et réalisé par Martin Quenehen.

Musique, Jean-François Riffaud.

Prise de son et mixage, Logarithm Studio.

Merci au Muséum national d'histoire naturelle.

Une production du musée du Louvre.

